

VINGT ANS APRÈS SON ÉCHEC

l'Echo d'Oran  
O.R.T.V.  
21 avril 57

# L'«ŒDIPE» D'ANDRÉ GIDE

## TRIOMPHE au «MARIGNY»

LES Caves du Vatican, tirées par André Gide de son roman célèbre et représentées aux Français peu avant sa mort, n'avaient pas réussi à prouver que l'illustre écrivain fût un grand dramaturge et qu'il eût fait le moindre progrès théâtral depuis l'échec, en 1930, de son Œdipe. Les spectateurs qui se pressaient au Marigny pour assister à la reprise de cette tragi-comédie, ne cherchaient pas à dissimuler qu'ils considéraient l'initiative de Jean-Louis Barrault à la fois comme une gageure et un devoir de reconnaissance amitié. Cette répétition générale tournait à la minute de silence et à la soirée du souvenir...

Grande fut donc le surpassement de découvrir, où l'on se rappelait une pièce littéraire, intelligente mais sans vie scénique, un divertissement extrêmement dynamique et brillant, coupé de très dramatiques et fort beaux passages.

Ainsi, il a suffi de vingt ans pour que change du tout au tout l'éclairage sous lequel Œdipe avait été considéré par la critique et le public : c'est une grande recon...

Certes, on peut mettre en avant l'interprétation extraordinaire de Jean Vilas, sa mise en scène hardie, et parler d'un Œdipe rajeuni. Mais le texte n'a pas changé et l'on est en droit de se demander pourquoi ce qui choquait hier dans l'œuvre : les effets faciles, les plaisanteries anachroniques, a cessé de nous déplaire. Aurions-nous le goût plus gros qu'en 1930 ? Je ne le crois pas, mais plutôt une conception nouvelle — et plus saine — et plus fidèle à la tradition authentique — du comique théâtral...

Œdipe, qui commençait comme une opérette finit comme un drame à l'antique, qui est aussi drôle que

réussissent à nous faire entendre aussi parfaitement que Gide ce qu'ils ont à nous dire. Le « poème dramatique » de M. Maurice Glavel a beau être précédé d'un argument dont Madeleine Renaud nous vient faire lecture, on ne parvient pas à s'intéresser à ce Maguelone tour à tour pédant, ronronnant, outancier et burlesque, constamment littéraire et ennuyeux, dont Jean-Louis Barrault a cru bon de nous imposer le spectacle en lever de rideau. Cela veut être une tragédie moderne et, paradoxe !, se tient d'un bout à l'autre dans la convention la plus aculee ; cela veut nous parler de l'homme d'aujourd'hui, de ses réactions devant les drames nouveaux de la conscience (nous sommes en juin 1949) ; l'un veut aller se battre et l'autre ne veut pas ; « erre, au fond, bien nouveau ? » et

Œdipe — sont de Glavie ; ils ont une fraîcheur et une simplicité remarquables.

### Il est minuit Dr Schweitzer

Le Centre dramatique de l'Est — présenté au public parisien, sur le plateau de l'Athénée, une pièce de Gilbert Cesbron qui est appelée à un certain succès, est justement célèbre par son caractère singulier, plus que par ses qualités proprement dites. Ne s'agit-il pas en effet d'un drame dont le principal protagoniste est vivant et justement célèbre ? Le docteur Albert Schweitzer fait beaucoup parler de lui actuellement. Ce savant, qui est aussi un écrivain d'art et un philosophe, est allemand. Depuis de nombreuses années, il s'est mis, en Afrique noire, à la disposition du Ministère des Colonies, pour soigner les populations indigènes. Son dévouement est admirable, l'élévation de sa pensée digne d'un « Monsieur Vincent ».

M. Gilbert Cesbron nous montre Albert Schweitzer, à la déclaration de la guerre 1914, aux prises avec un administrateur colonial d'un service-secrète, qui veut interner le savant parce que celui-ci est Allemand, donc allemand. Schweitzer arrêté, ce serait toute son œuvre humanitaire qui serait brisée. On voit quel dialogue s'élève entre le fonctionnaire et le médecin, entre l'aveuglement bureaucratique et la lumière de la fraternité humaine. L'effet dramatique est certain.

Il est dommage que M. Cesbron, pour faire plus vraisemblable, sinon plus vrai, ait introduit alors deux personnages célèbres inutilement ornés : le premier est le Père Charles de Foucauld, le second, le commandant Lyauté. Le drame ne gagne pas à cet élargissement ; il y perd au contraire, en se transformant en galerie de portraits ; l'adduction d'une histoire féminine n'arrange pas les choses.

Le conflit Schweitzer-Leblanc est suffisamment tragique et exemplaire en soi ; pourquoi l'avoir habillé selon les recettes éprouvées du théâtre historique ? pourquoi avoir mis l'écran d'une âme de femme devant ce qui était une grave affaire « entre hommes » ? J'entends bien que la vie infirmière incarne ici l'esprit de sacrifice, qu'elle ne joue pas les pin-up de la lutte contre la maladie du sommeil ; c'est égal, on se fût fort bien passé d'elle, d'autant plus que son sacrifice, pour être beau, n'est, sur le plan pratique qu'une invraisemblable conclusion de théâtre : une infirmière n'a jamais pu remplacer un praticien qui est un savant et un chirurgien.

La pièce, pour être médiocrement construite, n'en est pas moins attachante et parfois passionnante ; son sujet lui vaudra sans doute un succès d'opinion ; elle eût pu être, mais ne l'est pas, une grande œuvre dramatique.

L'interprétation de M. Vital, qui incarne le docteur Schweitzer, est remarquable. MM. Darson et Vercéris, Mlle Laurence sont également à féliciter.



Une scène de l'«Œdipe» d'André Gide. Th. Athénée-Lyrique. Jean Vilas (Œdipe), Madeleine Renaud (Maguelone), Blaise Labourdette, Régis Oustin (1954)

### LE THEATRE, par Jean ROUSSELOT

Phi-Phi quand André Gide le veut, aussi tragique et bouleversant que du Sophocle quand se nous réjouissables destin de l'incertain époux de Jocaste, nous semble en vérité beaucoup plus « moderne » et beaucoup plus « vrai » que maintes œuvres récentes dont les auteurs avaient l'intention de renouveler le matériel théâtral et qui ne sont pas sortis de leurs prétentieux balbutiements. Tout cela vit, tout ce qui rit et pleure devant nous, parmi nous ; et voici tout à la fois d'un langage infiniment clair et souple, prompt à susciter l'émotion comme l'éclat de rire, la pensée d'un auteur trop souvent inimitable vient à nous dans toute sa rigueur. Car c'est Gide qui parle — avec netteté, avec conviction, du fond du cœur — par la bouche de cet Œdipe qui tient le bonheur pour un engourdissement, affirme que le Sphinx est en chacun de nous et que nous seuls devons et pouvons trouver la réponse à ses questions ; qu'il est tâche de s'en remettre à Dieu...

cela ne s'exprime que par métaphores lyriques aphyziant attitudes théâtrales, formules alexandrinnes dont le non François Coppée eût fait ses délices. Est-ce là du théâtre ?

Comme toujours, la troupe de Jean-Louis Barrault joue magnifiquement. Lui-même déploie tous ses talents qui sont d'un mime et d'un danseur autant que d'un comédien, pour animer le Maguelone assomment de Glavel dont les vers de mirliton ont, par contre, tendance à buter contre les dents trop serrées de Jean Servais ; Sylvia Montfort fait également tout ce qu'elle peut à ses côtés...

Dans Œdipe, Jean Vilas est tout simplement admirable ; quant à Pierre Bertin, qui compose un Créon burlesque et pompeux, chacun de ses gestes, chacune de ses intonations sont un régal. William Sabatier, Bernard Dhéran, Jean-François Clavé, Marie-Hélène Dasté, Anne Carrère (quelle délicieuse Antigone !), Blaise Labourdette, Régis Oustin et Jean Julliard méritent eux aussi bien des éloges.

Les décors et costumes — pour

est grandement souhaitable que des «vieux auteurs dramatiques



En haut en bas : à gauche, Jean VILAS et Pierre BERTIN dans «Œdipe». À droite : Sylvia MONTFORT et J.-L. BARRAULT, dans «Maguelone».